

LA MALEMER

*L'homme cherche sa densité
et non pas son bonheur.*
Saint-Exupéry

Je descendrai jusque sous la malemer où la nuit jouxte la nuit — jusqu'au creuset où la mer forme elle-même son malheur,

sous cette amnésique nuit de la malemer qui ne se souvient plus de l'étreinte de la terre,

ni de celle de la lumière quand les eaux naissaient au chaos flexueux de l'air,

quand Dieu les couvrait du firmament de ses deux mains — avant la contradiction du Souffle sur les eaux,

avant ce baiser sur la mer pour dessouder la mer d'avec la mer — avant le frai poissonneux de la Parole au ventre de l'eau la plus basse,

avant la division des eaux par la lame de la lumière — avant l'antagonisme des eaux par l'avarice de la lumière.

*

* *

Toute salive refoulée de silence — je goûterai aux eaux
condamnées de ma naissance;

· eau fautive de la naissance cernant l'innocence du sang —
et tu pends à la vie comme le fruit de l'arbre contredit;

est-il nuit plus nouvelle que la naissance — est-il jour plus
ancien que l'âme ?

maternité mystérieuse de la chair — asile ouvert aux portes
du premier cri, et la mort plus maternelle encore !

*
*

Face fiancée de la haute mer axée sur la spirale du souffle
— malemer séquestrée aux fosses marines de la fécondité;

haute mer ! oeil fardé du bleu des légendes — moire des
images et des étoiles éteintes;

eau joyeuse au trébuchet des ruisseaux — danseuse au non-
chaloir des fontaines;

chair plastique de ta danse — parole aventurière de ta
danse et phénix de ton esprit voyager par la flamme verte de
la danse;

amoureuse livrée au vertige des cataractes et tes lentes
noces au lit des fleuves — fidèle à la seule alliance zodiacale
comme à ta hauteur originelle;

eau circulaire et sans autre joug que le jeu de tes voies
rondes — c'est toi l'erre de nos fables et la sécheresse de notre
bouche;

[12]

à l'envers des nuages, nous avons vu tes métamorphoses —
et ton sommeil de cristal, ô monie couchée sur les pôles;

eau ascensionnelle — j'ai entendu la rumeur de ton mensonge
redescendre dans l'oreille étroite de la conque;

tu joues aux osselers avec les coquillages — tes mains
jouent sur toutes les grèves du monde avec le bois mort des
cadavres;

sur toutes les tables de sable — tu prends l'aunage de ta
puissance et de ton déferlement;

renative du guet des falaises — j'ai vu l'épaulée féminine
de tes marées pour effriter leur refus de pierre;

fiancée fluente des vents durs et précaires — comment te
délieras-tu de la fatalité de ton obéissance ?

Purifiée par l'eau la plus lointaine — comment te laveras-
tu de la salure des morts ?

Haute mer ! je refuse ta rose d'argent dispersée sur les
sables — et ton essor dispersé en écume;

je ne serai plus la mouette de tes miroirs — ni l'hippo-
campe droit de tes parnasses houleux;

haute mer ! je salue la croix du sud renversée sur ton
sein — et je descends amèrement sous la nuit océanique de la
malemer !

*
*

[13]

Malemer, mer stable et fermée à la foudre comme à l'aile
— mer prégnante et aveugle à ce que tu enfantes,

emporte-moi loin du courant de la mémoire — et de la
longue flottaison des souvenirs;

hale-moi dans ta nuit tactile — plus loin dans ton opacité
que la double cécité de l'œil et de l'oreille;

malemer, toi qui ne montes plus sur la touffe fleurie des
prés — comme une pensée fatiguée des images,

toi qui ne laboures plus les grèves au cliquetis des cailloux
— renuement de pensées au hasard des vocables,

toi que n'enchaîne plus la chaîne des marées — ni le bref
honneur des révoltes verticales,

que je sois en toi ce nageur rituel et couché — comme un
secret aux plis des étoffes sourdes;

sans foulée calculée — que je circule par tes chemins sans
arrivages,

malemer — rature mon visage et noie cette larme où se
refont des clartés,

que j'oublie en toi les frontières ambiguës de mon propre
jour — et la lucide distance du soleil.

* *

[14]

NAISSANCE OBSCURE DU POÈME

Comme l'amante endormie dans l'ardente captivité — im-
mobile dans la pourpre muette de l'amant,

fluente et nocturne à la base du désir — obscurcie de som-
meil et travestie d'innocence,

ses cheveux ouverts à la confiance — telles les algues du
songe dans la mer écourante,

la femme omniprésente dans la fabulation de la chair —
la femme fugitive dans la fabulation de la mort,

et l'amant pris au sillage étroit du souffle — loin de l'usage
viril des astres courant sur des ruines de feu,

elle dort près de l'arbre polyptère des mots médusés — par
l'éreinte de l'homme à la cassure du dieu en lui,

par cette lame dure et droite de la conscience — voici
l'homme dédoublé de douleur,

voici la seule intimité de la blessure — l'impasse blonde
de la chair sans parité;

voici l'évocatrice de ta nuit fondamentale, malemer — la
nuit vivante et soustraite aux essais des signes,

malemer, mer réciproque à ton équivoque profondeur —
mer inchangée entre les herbes amères de tes pâques closes,

toute l'argile des mots est vénitienne et mariée au limon
vert — tout poème est obscur au limon de la mémoire;

[15]

malemer, lent conseil d'ombre — efface les images ô grande nuit iconoclaste !

*
*
*

Malemer, aveugle-née du mal de la lumière — comment sais-tu ta nuit sinon par l'œil circulaire et sans repos de pierre ?

pierrerie myriadaire de l'œil jamais clos — malemer, tu es une tapisserie de regards te crucifiant sur ton mal;

comment saurais-tu ta lumière noire et sans intimité — sinon par le poème hermétique de tes tribus poissonneuses ?

ô rime puérile des étages du son — voici l'assonance sinuense et la parité vivante,

voici l'opacité ocellée par l'œil et l'écaille — voici la nuit veillée par l'insomnie et l'éincelle;

entre les deux mers, voici le vivier sans servitude — et le sillage effilé du poème phosphorescent,

mime fantomatique du poème inactuel — encore à distance de rose ou de reine,

toute la race du sang devenue plancton de mots — et la plus haute mémoire devenue cécité vague;

pierre à musique de la face des morts — frayère frémissante du songe et de la souverance;

malemer, quel schisme du silence a creusé ta babel d'eau — négation à quels éloges prophétiques ?

[16]

assises du silence sur le basalte et le granit — et sur les sinués noirs de tes montagnes sans révélation,

le vent n'a point de sifflement dans ton herbage — la pluie est sur toi suaire de silence,

veille la parole séquestrée dans l'éclair — faussaire de tes silences catégoriques,

tu l'entendras draguer tes étoiles gisantes, tes soleils tout démailés — la haute mer lui portera ferveur,

pleureuse de la peine anonyme — la nuit lui est remise à large brassée amère,

chanteuse encore mal assurée — et c'est toi socle et cothurne inspiré,

fermentation de la parole en bulles vives — roses hautes-rières et blanches pour une reine aveugle.

*
*
*

DENSITÉ

Qui donc avant nous a fait voeu au large de la nuit — sans route ni courant vers le bruissement de l'aube ?

qui donc a fait voeu d'enfance et d'images — par la mer portante ?

voeu de risque et de plénitude — par la mer submergeante ?

[17]

КНИЖОВНА КАТЕДРА
англистикы а американistikы
Филозофскэ факултэты
Масариковы университеты
Брно, Адам Бровка 1

par l'échelle liquide, croisement d'ailes et de monstres —
manifestation de l'étoile par l'araignée d'eau et l'astérie,

lassitude des naissances de haute mer — par le sel des sargasses atlantiques,

surfaces mensongères des métropoles étoilées — feux froids
de leurs reflets nocturnes,

d'avoir touché terre, la mer a touché le mensonge — la
foudre la nettoie des images riveraines,

tendue dans l'orage par ses nerfs végétaux — la mer se
lave avec ses mains brisées,

par le miel viril de ses varechs — elle se guérit des odeurs
terriennes,

ni rives ni miroirs — mais le seul faîtage marin des bras
levés;

que la mer haute aille à la mer basse — qu'elles brûlent
ensemble dans les aromates incorruptibles !

ni le vent ni le soleil ne sécheront la mer, marée sur marée
— ni le gibier des songes, banc sur banc,

ni la mer ne sortira du sel et du foudroiement — ni le
poème de la chair et de la fulguration du verbe;

bois ta défaire avec le sable échoué — refuse le calfat des
mots pour tes coques crevées;

cécité sacrée d'une charge de lumière — ouvre tes yeux sur
les cavernes de ta nuit,

[18]

ni le soleil ni le vent n'ordonnent la terre — mais la rosée
née de la parfaite précarité,

ni la lumière ni l'opacité n'ordonnent la mer — mais la
perle née de l'antagonisme des eaux,

maria, nom pluriel des eaux — usage dense du sein et
nativité du feu.

[19]

LELAC

Au cœur de moi j'ai pris le lac dans mes bras
Des danses noyées j'ai relevé tous les pas
Et les essaims d'abeilles qu'y jette le soleil.

Au cœur de lui j'ai mis la lune inattaquable
La lune naufragée de lame en lame
Et ses amours au visage périssable.

Cœur dessus cœur avons mêlé nos larmes
Avions même source enfouie et ignorée
Lasi en avons fait trop brève lampée...

DÉLIVRANCE

Le vent du large est sur ma face
La mort a soupiré l'aiguade
— Provende d'amour, soif de mort! —
La nuit m'ouvre enfin l'étroite passe...

NUIT...

Nuit et cécité
Ni miroir ni jour
Départageant l'amour

... ET JOUR

Jour lucidité
Butin et bagarres
Au couteau du regard

MIREMENT

Légers, légers les arbres remirés dans l'eau,
Et vont bien plus loin les bateaux mirés sous l'eau;
Appuyés à ce voyage l'amant vole avec l'oiseau!
Dedans l'image ils crèveront ciels et cales!
Passé le banc des sirènes tout en écailles,
Passé les dunes des nuages tout en plumage,
Ils aborderont derrière le rire et les mirages.

à Ruby

L'image a tremblé de leur appareillage,
La nuit a brouillé leurs fantasques sillages,
Sont revenus dans leurs parages... au bord de l'eau;
L'oiselle et l'amante ont ri derrière leur dos...

MORT ET CENDRE

Quand mon âme encrouée au mal de mourir
Survola la friche sauvage des jours
Sans trouver dans la chiche épiaison
Le peu de pain à sceller la dernière faim;
Quand la lueur charbonneuse de mon esprit
S'apâtra dans la pierre muette de mon regard,
Quand la vie s'écrasa sur mes talons
Comme une chienne enfin lassée de son affût;
Quand la saumure noire de mon agonie
Me lava de la fadeur du sourire;
Quand mes sens sortirent par les portes de l'huile
Pour que ma chair retourne en farine grise,
Quand mes nerfs se tendront tel un cordage de givre,
Quand mes os ruinés refuseront le joug,
Mettez à mes tempes la moelle de Christ
Et que mon âme se dédise de l'ombre.

Soufflez de ma face la criblure des étoiles,
Que le vent assèche la rosée de ma voix,
Que légère à l'épaule et à la peine
Je m'insère dans la mort comme la phalène
Fixée dans la résine du pin tout entier vermoului!

INUTILITÉ

à V. B.

Si j'étais cet arc de femme durcie
Replantée en terre avec son outil,
Quel regard oisif avertirait l'oiseau
Que le surcroît engorge le terreau?

Si j'avais en moi ces mains émonduses
Promples à séparer le germe de l'ivraie,
Qui donc, dans la fanure du temps, relèverait
La feuille des songes qui fut l'ombre du feu?

Si j'avais à moi cette juste joie du sein,
— Ah! c'est moi le vase retourné sur le vide? —
Qui donc enfanterait la douleur stérile,
Ce chant mis à fermenter sans levain...

L'ORME VIEUX

à Mme Saint-Cyr

Ce bouddha assis dans le nirvâna du ciel
L'orme dans l'extase de ses bras accumulés,
Et quand se déteint l'étoile-sauterelle
Cette ramure à peine remuée d'étincelles.

L'arbre s'enchaîne du sommeil énorme de son sang,
Sa feuille ne sent plus la froissure du vent
Ni son flanc le brûlis de l'hiver,
Les longs bras ont fixé très haut la paix des sèves.

Les abeilles ont retrouvé les trajets effacés
Les moineaux ont pillé la provende des songes
Car tu n'émordes point le soleil de son aiguillon,
Et l'arbre ressuinte d'ombre, de suc et de plaies.

L'OISEAU MORT

à Marcel et Taini

L'arbre traversé d'oiseaux
Reluit comme lavé d'eau
Il a été brisé d'ailes
Il est trop tendu de ciel

Trop de sève au pilori
De branches mangées de fiel
L'oiseau mort n'a pas appris
La défiance des ailes

LES CHEVEUX

Tes cheveux quand tu les répands dans l'air
Sont des ailes qui nidifient dans la lumière;
Tes cheveux d'aube plus longs que le vent
Jouent sans ombre de pli ou de cri.

Tes cheveux relevés en couronne de midi
Sont un halo d'or couché dans l'or;
Ils sont pareils à l'anneau du soleil
Pour refaire alliance avec sa trop vaste lumière.

Quand tu engertes tes cheveux sur ton épaule
Et le silence lisse tes tresses sur ton sein,
Le phénix faigné d'éclater en métamorphoses
Dévide sa fable avec la laine de tes songes.

ZENZONTLE (poème yucatéen)

à José Diaz-Bolito

Ces appels sans cesse déplacés,
Les quatre cents voix à la volée;
Pichh-kulin, pichh-kulin, la nuit cherche l'oiseau,
Car l'oiseau noir sait la couleur de l'absence.

Pleure à l'orient, siffle au midi,
Murmure à l'occident d'où j'ai fui,
Chante seul au nord où je me cache,
J'oublie ce que la voix déplace...

Le cœur se lève toujours du côté du jour
Mais la terre tourne sur l'axe du poème,
Le vent seul emporte le mot de passe,
L'oiseleur tourne dans l'ubiquité de l'amour.

Zenzontle: oiseau doué de quatre cents voix.
Pichh-kulin: cri d'un oiseau noir yucatéen.

BIRDS IN THE RAIN

(inspiré d'un poème de T.-S. Eliot)
I see the eyes but not the tears...

Even though they circle around
Birds of rain
In the impatient rains of May
Yea! though they half close their wings
Though they wait to nest in my eyes
I raise not my eyes.
So many birds in so many showers
Sudden rains of May have found my eyes, not the birds!
Even though they cross the rain, unvet,
Birds through the rain
Impatient rains and impatient wings of May
Yea! though they unlock the trees for buds and love
He raises not his patient eyes
Two wings of dust to lock his lids!
So much love in so scarce a dust
Rains! rains that lost no birds, only our love!

PATIENT LOVE

Angels' chained hands!
One by one and muffled
The rings of our omitted kisses;
Our patient love locked in our hearts...
Ponderous is love that's lost,
Love lost in too patient tears...
Locked in angels' lids
Our patient parting kiss,
Lids that could not loose
One drop of love in tears...
Ponderous lids locked in aching light
Our love for ever locked in fire!